

Parrain de promotion : maréchal JUIN.

Héraldique de l'insigne :

Doré et émaillé. Rectangle en hauteur sur l'ESM : le casoar rouge et blanc et l'épée en d'argent. A droite le nom et les attributs du CEF en Italie, hexagone de cuivre à un coq



fond vert portant à gauche les symboles de relief, pointe en haut, à poignée d'or et lame Maréchal Juin, sept étoiles et l'insigne du gaulois sur un soleil à vingt-six rayons.

Biographie :

Alphonse JUIN est né le 16 décembre 1888 à Bône, en Algérie, d'une mère corse et d'un père vendéen, gendarme de son état.

Boursier, il effectue ses études secondaires à Constantine, puis à Alger. En 1909, il entre à l'École militaire de Saint-Cyr et accomplit son année de corps de troupe au 1^{er} régiment de zouaves à Alger. Il fait partie de la promotion « de Fès », où il a pour condisciple Charles de GAULLE. Il en sort major et reçoit ses galons de sous-lieutenant le 1^{er} octobre 1912.

Il choisit de servir au 1^{er} régiment de tirailleurs à Blida qui forme des unités de marche pour le Maroc. *« Pas un instant – écrit-il dans ses notes personnelles – il ne m'était venu à l'idée que je pourrais à ma sortie mener une existence d'un officier dans une garnison en France, consistant à tourner à vide dans un cycle d'instruction répété chaque année avec une monotonie désespérante. Je crois même que l'esprit et la volonté de revanche, que certains de mes camarades affichaient pour se reconforter, n'eurent jamais aucune résonance en moi, si bourré d'histoire militaire que je fusse »*. Deux mois après son arrivée, il est affecté au bataillon de marche engagé au Maroc occidental. La fascination qui l'a attiré vers ce pays se confirme ; il demande à servir dans les troupes auxiliaires marocaines et rejoint, en avril 1914, le 1^{er} bataillon de tirailleurs marocains placé sous les ordres du commandant POEYMIRAU, l'un des officiers proches de LYAUTEY.

Il est envoyé en France avec le bataillon dès le début de la Grande Guerre. Au sein de la brigade marocaine du général DITTE, il s'illustre d'entrée et reçoit la croix de la Légion d'honneur en 1914, après la bataille de la Marne. Le 15 mars 1915, en Champagne, le lieutenant JUIN est grièvement blessé au bras droit. L'amputation est évitée mais des séquelles ineffaçables l'obligeront à saluer dorénavant du bras gauche. En convalescence au Maroc, il décline l'offre de devenir officier d'ordonnance du général LYAUTEY, pour retourner au front (décembre 1916) comme commandant d'une compagnie de mitrailleuses du 1^{er} régiment de tirailleurs marocains. Le 16 avril 1917, il participe à l'offensive Nivelles. En octobre 1918, il rejoint l'état-major de la 153^e division d'infanterie, puis est détaché à la mission militaire française auprès de l'armée américaine.

Après la Première Guerre mondiale, JUIN entre à l'École de guerre. Il n'en garde ni n'y laisse un souvenir impérissable. A sa sortie (1921) il est affecté à la division de Tunis pour effectuer son stage d'application d'état-major. Ses qualités valent au capitaine breveté JUIN d'être remarqué par le résident général, Lucien SAINT.

En 1923, sur l'intervention personnelle de LYAUTEY, il se retrouve au Maroc et participe aux opérations du Rif, combattant ABD EL KRIM au même titre que le capitaine de LATTRE de TASSIGNY affecté au même état-major. Une solide amitié s'instaure bientôt entre l'illustre maréchal et le jeune capitaine. JUIN va dès lors concevoir toutes les opérations du Moyen Atlas au Tafilalet. Pénétré de la doctrine propre à LYAUTEY, il se révèle aussi bon stratège qu'organisateur avisé et fin diplomate. LYAUTEY étant rappelé à Paris, JUIN l'accompagne par fidélité et reste attaché pendant deux ans à son état-major, au Conseil supérieur de la Guerre.

En dépit d'états de service exceptionnels, son avancement s'est trouvé incroyablement bloqué ; il est, enfin, nommé commandant en juin 1926. Réaffecté sur sa demande en Afrique du nord, il rejoint, en 1927, le 7^e régiment de tirailleurs algériens de Constantine. Il épouse l'année suivante Marie-Cécile BONNEFOY, fille d'un propriétaire terrien du Constantinois.

Affecté à Rabat, en 1929, comme chef de cabinet militaire du résident général Lucien SAINT, à la demande de ce dernier, il est amené à collaborer avec les généraux NOGUES (dont il deviendra chef de cabinet lorsque celui-ci sera nommé résident général), CATROUX, GIRAUD... et se lie d'amitié avec le Glaoui, pacha de Marrakech. Il prend une part active aux opérations de pacification du pays qui seront en voie d'achèvement lorsque, en 1932, il recevra ses galons de lieutenant-colonel.

En 1933, celui qu'on surnomme déjà JUIN l'Africain est rappelé à Paris en vue de prendre la direction du cours de tactique générale de l'École de guerre. Adeptes de la guerre de mouvement et ennemi de l'attaque frontale, ses arguments font impression.

Moins d'un an plus tard (août 1934), il obtient sa mutation et rejoint le 3^e régiment de zouaves à Constantine. Il y rédige « l'achèvement de la pacification marocaine, méthodes et programmes ». Il prend le commandement du régiment en mars 1935 et est promu colonel en juin suivant. Il prépare ses unités au type de conflit qu'il pressent, fait de mouvements et de front discontinus.

Le 10 mars 1937, il quitte le commandement du 3^e régiment de zouaves et est chargé par le général NOGUES de diriger le travail des états-majors qu'il a sous sa responsabilité à Paris et à Alger. Ce dernier porte sur JUIN un jugement sans équivoque : « *Il y a intérêt à donner les étoiles au plus tôt à un officier qui exerce déjà les fonctions de général et qu'il faut pousser puisqu'il est apte aux plus hauts commandements* ».

Le 26 décembre 1938, à tout juste cinquante ans, il est promu général de brigade alors qu'il est auditeur au Centre des hautes études militaires. De retour à Alger, il est chargé de préparer les mesures de mobilisation de quatorze divisions en Algérie et Tunisie.

En septembre 1939, alors que la deuxième guerre mondiale vient d'éclater, il se porte volontaire pour un commandement sur le front et se voit confier la 15^e division d'infanterie motorisée. A la tête de cette grande unité, et au côté de la division marocaine, il tient en échec l'attaquant dans la trouée de Gembloux pendant 48 heures, se replie sur ordre, puis tient tête à l'ennemi dans le saillant de Valenciennes, couvrant ainsi la retraite anglaise de Dunkerque. Progressivement débordé sur les ailes, il est enfermé dans les faubourgs de Lille et fait prisonnier le 30 mai 1940 ; il est interné à la forteresse de Königstein.

Rapatrié à la demande du maréchal WEYGAND après treize mois de captivité, il est promu général de corps d'armée et nommé commandant en chef pour l'Afrique du Nord, le 20 novembre 1941.

Lors du débarquement allié en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942, JUIN pousse DARLAN à proclamer le cessez-le-feu et favorise le ralliement à GIRAUD. Il passe des accords avec le commandement américain, ordonne la mobilisation et déclenche les hostilités sur le front tunisien, le 19 novembre.

Nommé général d'armée en décembre 1942, il commande, de mai 1943 à juillet 1944, le Corps expéditionnaire français qui va se couvrir de gloire en Italie. Vainqueur sur le Garigliano, il ouvre aux Alliés la voie vers Rome, où ils entrent le 4 juin 1944.

Rappelé à Alger comme chef d'état-major de la Défense nationale, il transmet son commandement au général de LATTRE de TASSIGNY, le 23 juillet 1944.

De 1947 à 1951, il assume la fonction de Résident général au Maroc dans une période délicate, tant pour ce pays que pour la France dont le pouvoir politique est affaibli par une instabilité chronique.

Nommé inspecteur général des forces armées, il exerce dans le même temps (1951-1956) le commandement interallié des forces terrestres du secteur Centre-Europe de l'OTAN, à l'époque de la première tentative de création d'une communauté européenne de Défense.

L'année 1952 marque pour Alphonse JUIN l'apogée de sa carrière. Promu à un commandement éminent, il est par-dessus tout élevé, le 8 mai, à la dignité de maréchal de France et est élu, la même année, à l'Académie française.

Après avoir triomphé de tous les obstacles, donné tant de gloire à la France et atteint à l'honneur suprême, JUIN verra les dernières années de sa vie assombries par la guerre d'Algérie. Fidèle à ses origines, il exprime – loyalement – son attachement à sa terre natale et fait publiquement état, en 1962, de ses divergences quant à la politique algérienne du général de GAULLE. Il est alors privé de toutes ses prérogatives.

Le maréchal JUIN s'éteint au Val-de-Grâce le 27 janvier 1967 ; la France lui fait des funérailles nationales. Lui qui avait rêvé d'être enseveli dans sa terre natale, sur le rocher de Sidi M'Cid, dans la lumière du soleil d'Afrique, bercé par le grondement des eaux du Rhummel, est inhumé aux Invalides, dans la crypte de l'église Saint-Louis, qui abrite depuis trois siècles les gouverneurs et quelques gloires nationales.

Campagne d'Italie.

Après la campagne de Tunisie (novembre 1942 - mai 1943), qu'elles avaient menée avec les moyens vétustes du moment, les troupes françaises d'Afrique du Nord sont progressivement réorganisées et armées avec du matériel moderne d'origine américaine.

Au mois d'août 1943, une partie de ces troupes prend l'appellation de 1^{ère} Armée française ; elle est destinée à participer à une campagne en Italie au sein du XV^e Groupe d'armées alliés du général ALEXANDER.

Ce théâtre, sur lequel les opérations ont posé en permanence de graves problèmes à tous les acteurs, a été illustré de hauts faits d'armes ; il a surtout vu s'opérer le renouveau de l'Armée française.

Pour les Français, le succès de cette campagne d'Italie fut l'œuvre d'une équipe rodée en AFN, avec à sa tête le général JUIN. Elle s'affirma d'ailleurs dès les tous premiers combats, que les alliés ne surent cependant pas exploiter tant ils estimaient improbable que certaines des missions qu'ils lui confièrent puissent se terminer en victoire. Enfin, et bien qu'ayant joué un rôle déterminant dans la rupture du front en Italie, JUIN et le Corps expéditionnaire français (C.E.F.) n'eurent pas l'opportunité d'exploiter leurs succès en direction de l'Europe centrale.

La stratégie.

La campagne d'Italie souligne l'opposition fondamentale entre deux conceptions de la conduite de la guerre. Les Américains veulent porter tous leurs efforts sur l'assaut de l'Allemagne à partir de la Grande-Bretagne par un débarquement dans le nord de la France. Au contraire, les Anglais veulent attaquer l'ennemi par le sud, par le « ventre mou » de l'Europe.

C'est CHURCHILL qui l'emporte initialement, espérant une chute rapide de Rome. Malheureusement, les forces alliées ont longtemps piétiné, suffisamment au moins pour que leur rôle s'amenuise et que l'effort stratégique se porte sur une opération en Normandie. Il leur sera alors demandé de « forcer l'ennemi à affecter le maximum de divisions aux opérations en Italie au moment du déclenchement d'Overlord ». Ce ne sera qu'après le débarquement en Normandie, en juillet 1944, que des forces alliées seront prélevées en Italie pour participer à celui de Provence, décidé pour le 15 août 1944.

La même opposition de conception sépare le général de GAULLE, président du Comité français de libération nationale, et le général JUIN, commandant le C.E.F. De GAULLE n'avait accepté l'envoi de divisions en Italie, que pour souligner avec éclat la reconstitution de l'Armée française. À partir du moment où le débarquement de Normandie était décidé, il ne pouvait être question que des divisions françaises soient engagées ailleurs qu'en France. JUIN en était conscient, mais lorsque la ligne de la résistance allemande fut rompue et que Rome fut prise à la veille du débarquement de Normandie, il pensa, comme le général ALEXANDER, commandant en chef en Italie, qu'il fallait renoncer à prélever des troupes pour la France, exploiter jusqu'à la Yougoslavie et peut-être s'enfoncer en Europe centrale.

ALEXANDER et JUIN ne furent pas écoutés. Le débarquement de Provence eut lieu et le C.E.F. au complet quitta l'Italie, contraint par là même à renoncer à toute exploitation de ses succès pour foncer en Europe centrale.

Entrée en ligne du corps expéditionnaire français.

Après leur débarquement, les alliés manœuvrant par les côtes des mers Adriatique et Tyrrhénienne progressèrent rapidement jusqu'à Naples. Mais le maréchal KESSELRING avait fait barrer la péninsule dans sa partie la plus étroite, entre les embouchures du Sangro et du Garigliano, d'une solide ligne fortifiée construite par l'organisation Todt. Le terrain tourmenté, coupé de rivières profondes, interdit aux alliés de tirer parti de leur supériorité en matériel blindé. C'est devant cette ligne « Gustav », longue de 120 kilomètres seulement, qu'avec ses quatorze divisions le Commandement allemand bloquait le XV^e Groupe d'armées allié, lui barrant la route de Rome.

Le Corps expéditionnaire français, c'est l'appellation officielle des forces que le général JUIN conduira à la victoire, comprend au début un corps d'armée à deux divisions, la 2^e Division marocaine (général DODY), la 3^e Division algéro-tunisienne (général de MONSABERT). Au printemps 1944, sa force sera portée à quatre divisions par l'arrivée de la 4^e Division marocaine de montagne (général SEVEZ) et de la 1^{ère} Division des Forces françaises libres (général BROSSET), composée d'éléments dont certains avaient déjà combattu en Abyssinie, en Égypte et en Libye. Le C.E.F. comprendra en outre trois groupes de Tabors Marocains (général GUILLAUME) et des formations de réserve générale. Ces troupes sont en presque totalité habillées, équipées, armées à l'américaine ou à l'anglaise. Elles vont, pour la première fois, se mesurer à force égale avec les Allemands.

La campagne d'hiver, le belvédère.

Dès son arrivée à la fin de novembre 1943, la 2^e D.I.M. prend le secteur le plus à l'est du dispositif de la V^e armée américaine. Elle est ainsi placée à la charnière des deux armées alliées, dans une région de haute montagne (1000 à 2000 mètres) que couvre déjà une neige épaisse. Le 11 décembre, le général DODY la porte à l'attaque ; elle débute par un beau succès et mord sur les positions maîtresses de la ligne Gustav. L'entrée en action de la 3^e D.I.A. permet au général JUIN de relever un corps américain sur toute l'étendue de son secteur. Du 10 au 16 janvier, ses deux divisions, dans une suite ininterrompue d'attaques, s'emparent de la Costa San Pietro et de la Monna Casale, môles importants de la ligne Gustav qu'elles entament. La bataille pour le Monte Cassino, verrou de la vallée du Liri qui conduit à Rome, est commencée. L'armée d'Afrique a prouvé aux Alliés qui en doutaient encore, qu'ils peuvent compter sur elle.

Le 22 janvier le général CLARK, commandant la V^e Armée américaine, ordonne une offensive sur Cassino et demande au général JUIN d'en couvrir le flanc Nord en attaquant le Belvédère. Bien que cette mission exige le remaniement complet de son dispositif, le C.E.F. est prêt à la remplir au jour fixé. Le 25, après s'être emparé au point du jour, par surprise, d'une base favorable, le général de MONSABERT lance le 4^e R.T.T. à l'assaut du Belvédère. Il lui faut traverser de nuit le Rapido avec de l'eau jusqu'à la poitrine, monter à 500 mètres d'altitude, redescendre à 200 mètres et par deux fois encore monter et redescendre pour arriver au pied de son objectif final, une falaise escarpée dont le sommet culmine à 800 mètres. L'ennemi tient tous les observatoires et les ravins de ce terrain chaotique dont il a soigneusement aménagé la défense. Le 4^e Tirailleurs triomphe de ces obstacles malgré les feux violents de l'ennemi ; il s'empare de son objectif, et, bien que contre-attaqué sans arrêt, s'y accroche farouchement.

Malgré ce concours des plus sérieux, et malgré les tonnes de projectiles lancés par avions et canons qui font du village et du monastère de Cassino des monceaux de ruines, les Allemands tiennent toujours et la vallée du Liri reste barrée. Depuis quelques jours, le général CLARK a fait débarquer à Anzio un corps d'armée pour tourner la défense. Ce corps résiste solidement aux contre-attaques qui assaillent la tête de pont qu'il occupe, mais il ne peut en déboucher.

Le plan d'attaque du général Juin.

Le commandement allié s'est rendu compte de l'inutilité de ses efforts. Le général ALEXANDER, qui commande l'ensemble du front, a consacré les dernières semaines de l'hiver à l'établissement d'un nouveau plan d'offensive et à la préparation de son exécution. Ce plan comporte la constitution d'un front passif de l'Adriatique au Mont Cairo (5 kilomètres Nord de Cassino) et l'attaque d'une masse de manœuvre très fortement appuyée d'artillerie et de chars, entre le Mont Cairo et la mer Tyrrhénienne. Au Nord du Liri opérera la VIII^e Armée britannique, au Sud la V^e Armée américaine. A la droite de cette dernière, dont il fait toujours partie, le C.E.F. qui comptera au moment de l'attaque quatre divisions et le groupe de tabors Marocains, est placé en face d'une région réputée infranchissable, les monts Aurunci, avec le Majo au premier plan (900 mètres) et en arrière le Petrella (1500 mètres).

L'ennemi est fortement retranché sur la ligne Gustav qui suit les cours du Rapido et du Garigliano, en avant duquel les alliés possèdent deux petites têtes de pont. Cette position est doublée dans sa partie centrale par la « ligne Hitler » qui paraît assez fortement tenue. Ce sont ces défenses que le commandement allié a décidé d'emporter dans une offensive d'ensemble. Le général JUIN estime que cette entreprise n'aura obtenu un résultat décisif que lorsqu'elle se sera rendue maîtresse de la rocade Itri, Pico, Arcé. Mais les expériences des derniers mois lui permettent d'affirmer que cet objectif ne pourra pas être atteint, par les différentes voies frayées, routes et chemins qui y conduisent, parce que la résistance ennemie s'y est concentrée. Aussi a-t-il conçu une manœuvre audacieuse à laquelle il rallie le général CLARK et le général ALEXANDER. Il tentera ce qui paraît aux yeux de tous irréalisable, mais qu'il sait être possible au courage, à l'énergie, à l'endurance physique et morale des troupes qu'il commande : attaquer par surprise et manœuvrer à vive allure à travers le massif montagneux des Aurunci, afin de déborder la défense et d'ouvrir le chemin aux corps d'armée alliés. De la droite à la gauche, le C.E.F. est placé face à ses objectifs dans l'ordre suivant, correspondant aux missions initiales de ses divisions. La D.F.L. renforcée d'unités blindées nettoiera la boucle du Garigliano ; la 2^e D.I.M. s'emparera du Faito et du Majo ; le Corps Marocain de montagne gagnera aussi vite que possible la région de Petrella. Le général de MONSABERT a obtenu que la 3^e D.I.A., maintenue en réserve, dispose d'un créneau dans le front d'attaque en vue de sauter sur l'important verrou de Castelforte. Mais c'est au général DODY que revient au début la tâche principale, parce qu'aucune des autres divisions ne pourra déboucher tant que l'ennemi tiendra le Majo.

La campagne de printemps, ruptures des lignes allemandes.

L'attaque est lancée au milieu de la nuit du 11 au 12 mai 1944. Lorsque le jour se lève le 8^e R.T.M., au prix d'un très rude et sanglant combat, est maître du Faïto mais ne peut en déboucher. A la droite comme à la gauche du C.E.F., les autres divisions n'ont fait que des progrès sans portée, à l'exception de MONSABERT qui serre de près Castelforte. Chez les alliés il en est de même. L'ennemi ne s'est pas laissé surprendre et réagit fortement. Le général JUIN a passé sa matinée à recevoir les comptes rendus, à méditer sur ses cartes. Avant de prendre la décision qui décidera du sort de la bataille, il veut en savoir plus. Il quitte son poste de commandement à midi ; il va voir et entendre, sur place, les divisionnaires, et juger par lui-même, en montant en première ligne jusqu'au sommet du Faïto, de l'exacte situation de ses troupes. JUIN les rassure, ils recevront bientôt des instructions répondant à ce qu'ils attendent de lui. Sur la route du retour il bâtit ses ordres dans son esprit, les fait établir en arrivant ; à 23 heures chacun connaît sa tâche du lendemain. JUIN est un chef, à la fois bon stratège et valeureux soldat. Tous les combattants qui ont pu l'apercevoir au milieu d'eux, sous le feu, ont été ragailardis. Sa décision ? Poursuivre l'opération de rupture ayant pour but la conquête du Mont Majo ; opération décomposée en deux temps successifs pour permettre des actions de masse de l'artillerie, et tenter de déboucher de Castelforte en direction d'Ausone. C'est celle que tous attendent. Le lendemain au point du jour, le C.E.F., avec le même élan que la veille, la même volonté, la même foi ardente dans la victoire, s'élance à l'assaut.

Le 13 de bonne heure le 5^e R.T.M., que le général DODY a lancé à son tour, s'empare des sommets du Carasole, du Girafano, du Funci et couronne son effort par la prise du Majo. Délivrées des feux d'écharpe qui les ont arrêtées la veille, toutes les divisions avancent. Le général JUIN les suit de son poste de commandement installé sur les pentes de l'Ornito. La 4^e D.M.M. progresse largement ; à 13 h 30 une brèche de neuf kilomètres est ouverte dans la ligne Gustav. Un premier message allemand lancé en clair a été saisi : « *Le Funci étant pris, ordre de retraite générale* ». BROSSET gagne du terrain dans la boucle du Garigliano, MONSABERT est maître de Castelforte. Un deuxième message allemand est capté : « *Le Majo étant pris, accélérer la retraite* ».

Le 14, c'est l'exploitation. JUIN, confirmé dans son sentiment que l'effort de la résistance allemande est appliqué essentiellement sur la ligne Gustav et que la ligne Hitler est peu garnie, a ordonné de pousser partout à toute vitesse malgré la fatigue des deux journées de combat. La D.M.M. s'enfonce dans la brèche, la 3^e D.I.A. gagne sur Ausone. On sent le désarroi, l'improvisation dans les dispositions de l'ennemi. D'un bout à l'autre du champ de bataille s'est propagée la nouvelle : « *Les Français sont au Majo* » ; Cassino n'a plus d'importance. Le soir le succès du C.E.F. a pris l'ampleur d'une grande victoire. La brèche a maintenant vingt-cinq kilomètres de large et douze de profondeur.

Rome.

Dans les journées suivantes l'avance des alliés est générale. Au Nord du Liri les Anglais ont débordé Cassino. Sur le versant méditerranéen les Américains, dont la division la plus à l'Est a agi très efficacement en liaison étroite avec les Marocains du général SEVEZ, ont dépassé la ligne Gustav. La ligne Hitler n'a pas offert de résistance sérieuse. Le 18 mai, le Petrella est occupé et les goums se rabattent vers le Nord pour aider la progression de MONSABERT qui occupe Labastia, tandis que BROSSET établit la liaison avec les Anglais au Nord de San Giorgio de Liri. Le rôle de l'aviation a été décisif. Les Français en ont eu leur bonne part, en dehors du Groupe de reconnaissance « Savoie » et du Groupe de liaison et d'observation d'artillerie des « Pipers cubs », tous les équipages français disponibles ont combattu avec les aviateurs anglo-saxons. L'ennemi, qui s'est un moment repris, cède définitivement le 18. La poursuite s'accélère, toujours animée par le général JUIN au milieu de ses divisions, qui se retrouvent vite en avant des lignes de front des alliés. La route Itri - Pico atteinte le 18 est dépassée les jours suivants. Le général CLARK débouche d'Itri à vive allure pour donner la main à son corps d'armée d'Anzio. La retraite allemande est générale, le succès complet. Le 5 juin, les généraux CLARK et JUIN font leur entrée à Rome.

Poursuite jusqu'à Sienne.

Le 8 juin, le Commandant du C.E.F. forme un corps de poursuite de deux divisions. Cette victoire ne sera pourtant pas exploitée sur le sol italien et de là vers le cœur de l'Europe : le jour de l'entrée à Rome a été celui du débarquement en Normandie. Après une poursuite, au cours de laquelle les forces françaises libèrent Sienne et plantent le drapeau tricolore sur la plus haute de ses tours, les divisions du C.E.F. doivent être regroupées dans la région de Naples pour être embarquées et prendre part à la libération de la France. Le 22 juillet, les couleurs sont amenées au poste de commandement du général JUIN.

Hommage des chefs alliés.

Pour saluer le départ du C.E.F., le général (GB) ALEXANDER dira au général JUIN :

« Je vous apporte, à vous personnellement, mes plus profonds remerciements et vous exprime mon admiration sans borne pour la maîtrise avec laquelle vous avez conduit vos troupes et mené vos batailles. Sous votre direction éclairée et ardente, la gloire des armées françaises a été une fois de plus manifestée au monde ».

De son côté, le général (US) CLARK, réservé sur l'aptitude de nos forces au début de la campagne, déclarera :

« L'allant et le mépris complet du danger constamment montrés par le C.E.F., ainsi que les hautes qualités militaires professionnelles de l'officier français ont suscité l'admiration de vos alliés et la crainte chez l'ennemi (...) les soldats de France ont toujours accompli ce qui était permis et même l'impossible... »